

6^e Festival international du film sur l'art

Léo Bonneville and Patrick Schupp

Number 134, June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. & Schupp, P. (1988). 6^e Festival international du film sur l'art. *Séquences*, (134), 16–20.

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM SUR L'ART
MONTRÉAL
1988



6^e

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM SUR L'ART



Le Festival international du film sur l'art continue d'attirer des amateurs d'art. Cette sixième édition, allégée de quelques oeuvres sur l'an dernier, présentait quatre-vingt-dix films venus de dix-sept pays. Ces films composaient une mosaïque colorée et impressionnante. Toutes les muses étaient représentées. S'il faut regretter de devoir courir d'un endroit à un autre — Musée des Beaux-Arts, Cinémathèque québécoise, Complexe Guy-Favreau —, déplacements dus sans doute aux formats des copies, il est agréable de noter que la meilleure part était consacrée à la peinture. C'est peut-être à cette discipline que les spectateurs s'attendent le plus, quand on leur parle de cinéma d'art. Mais il faut aussi compter sur l'architecture, la sculpture, la danse, la musique, la littérature (le théâtre), la photographie, le cinéma.

Un tel festival est nécessaire pour suivre non seulement l'évolution des arts, mais aussi pour connaître les artistes qui travaillent souvent dans le silence. Grâce au cinéma, on peut les voir au travail et les entendre s'exprimer sur leur art. Ces films constituent des témoignages de première valeur.

Le 6e Festival international du film sur l'art demeure un festival révélateur des arts de notre temps.

PEINTURE SCULPTURE

Anne et Patrick Poirier

(Pierre-André Boutang) France, 1987

On parle d'errance dans ce film. Les Poirier s'appliquent à créer des espaces où s'intègrent des figures du passé reconstituées par la magie de la forme et de la couleur. Ainsi le film nous fait accomplir un « voyage immobile » où l'on « viole l'inviolable » et où la sculpture émergeant de l'imagination prend place dans la nature ou dans un espace intérieur. Ce qu'il y a de frustrant dans ce film, c'est que nous ne savons jamais où nous sommes. Les architectures découvertes, les figures reconstruites sont de nulle part et les lieux ne sont jamais identifiés. Il y a là une déception qui irrite malgré la magie de la récréation. Il est donc vrai que l'on brouille les pistes pour nous perdre. Les Poirier seraient-ils les citoyens mystérieux de Marienbad?



de plume s'épanouissent dans des mouvements sans cesse repris qui étonnent le spectateur attentif au devenir. Il est bien dommage que nous ne la voyons pas peindre au chevalet. Car les toiles que nous contemplons rayonnent d'un foisonnement de couleurs qui enchante. C'est à la fois criant de bonheur comme un feu d'artifice. Leonor Fini qui se révèle avec simplicité vit dans un calme qui lui permet de donner naissance à des oeuvres éblouissantes. Faut-il voir dans les chats qui l'entourent des témoins qui l'illuminent avec des yeux transparents? Car ce qui étonne chez cette femme, c'est la lumière qui adoucit les formes. Suivre cette artiste dans le sentier de la création, c'est moins à Pierre Bonnard qu'on pense qu'à Odilon Redon qui savait allier le mystère à la réalité. Peut-être le film souffre-t-il de quelques redites et d'une insistance sur les références cinématographiques, mais il faut reconnaître que vivre au contact de cette artiste pendant plus d'une heure est un régal qui renouvelle le regard.

Leonor Fini (Chris Vermorcken) Belgique, 1987

L'oeuvre de Leonor Fini confine à l'onirisme. Ses personnages — surtout féminins — sont sinon désincarnés du moins modelés avec une infinie tendresse. Il ressort que ni la charpente osseuse ni les muscles ne se perçoivent tant la forme s'enveloppe d'une grâce aérienne. Cet art que Leonor Fini pratique avec une magie consommée, elle l'exploite selon différents procédés et techniques. Le réalisateur nous fournit l'occasion de la voir travailler à l'aquarelle et au dessin. Comment cette femme-artiste parvient-elle à maîtriser avec un tel bonheur des formes évanescences qu'elle dirige avec une souplesse étonnante? Rien ne lui est donné au départ, tout naît d'un itinéraire qu'elle parcourt avec une assurance désarmante. Ses traits



A Day on the Grand Canal with the Emperor of China, or Surface Illusion but so is Depth

(Philip Hass) États-Unis, 1987

Admirable rouleau de soie du XVII^e siècle qui fait face à une peinture de Canaletto. David Hockney cherche à démontrer la vivacité du voyage de l'empereur Kang Xi dans la campagne chinoise. Alors nous pouvons confronter la perspective linéaire de Canaletto avec celle renversée de la peinture chinoise, c'est-à-dire les lignes au lieu de courir vers un point de fuite suivent des parallèles. Il s'ensuit une sorte de panoramique d'une société animée par les différentes positions et fonctions des personnages. On remarque une certaine naïveté ou simplicité dans cette peinture où le réalisme le cède à la fraîcheur de l'exécution. L'espace est superposé comme feront plus tard les cubistes qui ont aboli la perspective. Ici, l'espace s'étend dans des plans successifs qui donnent l'illusion de l'étendue.

Mémoire: un film avec Oskar Kokoschka

(Albert Quendler) Autriche, 1968/1986

Ce document est précieux. Il se déroule sur une période de presque vingt ans pendant laquelle Oskar Kokoschka parle de la vie qu'il a menée et qui l'a conduit dans différents pays. Il évoque Vienne et son pays qui ont été des sanctuaires de la création et de la beauté. Il regrette l'empire austro-hongrois qui donnait un certain panache à son pays annexé brutalement par le sinistre Hitler. Au cours de ce long entretien sur une carrière bien remplie, nous découvrons sa peinture. Par des déformations successives, Oskar Kokoschka caractérise par des traits appuyés ses personnages. Son expressionnisme se gorge



de couleurs et enflamme ses toiles. On dirait que le dessin s'est évanoui pour céder la place à la floraison des couleurs. *Mémoire* est le film d'une existence consacrée totalement à la peinture.

Lee Krasner: The Long View

(Barbara Rose) États-Unis, 1978

On penserait à Henri Matisse, mais c'est toute autre chose que nous propose Lee Krasner. Ses collages n'ont rien en commun avec le peintre français. Elle peint des lanières qu'elle juxtapose ensuite dans des harmonies plutôt grises. On devine ce que ces abstractions doivent à Jackson Pollock avec qui elle passa de nombreuses années de sa vie. Le film nous fait connaître une femme qui avait l'amour de son « métier » et qui, dans un symposium, confie tout simplement son expérience à des jeunes avides de connaître sa démarche. Ses oeuvres confirment son grand talent de peintre non-figuratif.

Tamara — Woman of Gold

(Charlie Nykvist) Suède, 1980

Avec ce film consacré à Tamara de Lempicka, le cinéaste fait « revivre l'esprit et la réalité de l'entre-deux-guerres en Europe. » Grâce à des documents d'archives qu'il intègre, nous sentons vivre Tamara dans un contexte précis. Mais ce qui frappe dans sa peinture — surtout des figures —, ce sont des masses de couleur souvent fauves créant des contrastes saisissants. On pense rapidement à Andy Warhol qui jouera lui aussi de surfaces pleines. Les tableaux de Tamara utilisent des formes arrondies dans des expressions outrées. Ils traduisent sans doute une aguichante sensualité mais sans raffinement. La vie de Tamara a été marquée par deux rencontres imposantes: le couturier audacieux Paul Poiret et l'écrivain anticonformiste Gabriele d'Annunzio qui l'a conduite dans sa splendide villa Vittoriale. L'artiste ira finir ses jours en Californie en compagnie du baron Raoul Kuffner.

North Star: Mark di Suvero

(François de Menil) États-Unis, 1976

Ce dessinateur nerveux s'affirmera dans des stables énormes qu'il établira aussi bien en France qu'aux États-Unis. Mark di Suvero ne se contente pas de créer des motifs, de composer des rapports de forces, d'établir des équilibres, il va sur le chantier monter lui-même ses structures impressionnantes. Qu'en disent les gens? Les uns acceptent, les autres détestent. C'est le sort des oeuvres qui offrent moins à la contemplation qu'au calcul géométrique. Il reste que le film montre comment Mark di Suvero parvient à planter ses créations dans des endroits publics.

Léo Bonneville

DANSE MUSIQUE CINÉMA**Artie Shaw: Time Is All You've Got**

(Brigitte Berman) Canada, 1985

Même si ce documentaire a presque trois ans, il demeure l'un des portraits les plus intelligents qui aient été faits de ce musicien génial et bien sous-estimé. Des interviews, comme toujours (mais cette fois montées avec beaucoup de justesse) tracent de l'homme et de l'artiste une image très juste, probablement en raison de la qualité des interviewés: Buddy Rich, Mel Torme, Mack Pierce entre autres, et aussi la pudeur intelligente d'Evelyn Keyes, sa troisième femme. (Shaw avait aussi, à un moment donné, épousé Ava Gardner). Les deux heures passent comme l'éclair, et on sort, pour une fois, rassasié et content.

**Juju Music** (Jacques Holender) Canada, 1987

Petit commentaire multicolore sur une forme musicale hybride oscillant entre les musiques traditionnelles du Niger et le rock occidental à influence brésilienne, la « Juju Music » se découvre sur scène grâce à King Sunny Ade et au Chief Commander Ebenezer Obey. En 16 minutes, on voit tout et on ne comprend rien. Pourquoi cette jonction? Comment est-elle arrivée? Ce n'est pas tout de montrer, il faut encore expliquer. Et nombre de spectateurs se posaient certainement les mêmes questions que moi. Je regrette, parce que le film est bien fait, et son montage percutant semblait promettre beaucoup plus qu'il n'a tenu en réalité.

Grace Kelly — The American Princess

(Delbert Mann, Ted Tost et Lizanne Levine)

États-Unis, 1987

Je n'ai pas vu ce film au Festival mais à... PBS ETV du Vermont où il passait le même jour et presque à la même heure. Et j'ai trouvé cela assez peu intéressant. L'ensemble faisait penser à ces documentaires sur la vie des Riches et des Célèbres, colportant des ragots de haut calibre et illustrant la carrière de l'actrice par des extraits choisis pour leur « glamour » plus que pour leur intérêt cinématographique. Mais la mode est aux bio-documentaires de la sorte. Alors attendons-nous, à l'avenir, à d'autres pensums du même acabit!

Meet Frank Capra

(Gianfranco Mingozzi) Italie, 1986

Même topo, même résultat, même manque, finalement, d'intérêt. J'avoue que la formule devient lassante, et qu'on en apprend davantage dans une biographie bien documentée et bien écrite, ce qui, je le sais, n'est pas toujours évident. Par contre, je sais maintenant à quoi le chat de Capra ressemble!

Lalala Human Sex: Duo No 1

(Bernar Hébert) Canada, 1987

Je déteste Edouard Lock pour avoir vu sur scène nombre de ses chorégraphies. Mais je ne peux que rendre justice à Hébert d'avoir si bien photographié cette insignifiance, de façon à lui donner une aura et un potentiel qu'elle est loin d'avoir en réalité. Par son passage à travers le talent du réalisateur, la médiocrité devient génie. Le film a gagné le Grand Prix Vidéo. C'est un tribut à Hébert, mais Lock n'y est pour rien.



The Thrill of Genius: Alfred Hitchcock

(Frances Bortolini et Claudio Masenka)

Italie, 1986

Ce documentaire en trois parties, donc très long (129 minutes), clôturait le Festival. Intéressant certes, mais long! En fait, à l'aide des supports habituels, entrevues, commentaires en voix-off, nous avons passé en revue les films les plus importants du Maître. Mais pour ceux qui, comme moi, professent la même passion pour le grand Hitch, il n'y avait là rien de bien nouveau. Quelques commentaires, au hasard, retiennent l'attention, surtout ceux de Janet Leigh (*Psycho*) qui, interviewée constamment sur le même sujet (la mise en scène du meurtre dans la douche) est arrivée à faire quelques ajouts à des renseignements pourtant déjà bien complets. J'ai préféré la dernière partie, qui commentait les films d'après 1958: *Vertigo*, *North by Northwest*, *Psycho*, *Frenzy*, etc... Mais, pris à haute dose, comme dans ce cas, c'était un peu long...



La sélection du Festival cette année ne m'a pas semblé aussi consistante que celle de l'an dernier. Comme toujours — mais je pense qu'il en sera toujours ainsi —, quelques conflits d'horaire, fatalement inévitables lorsqu'on décide de visionner une série particulière, ce qui était mon cas. Je dois avouer que les conditions de projection ont été améliorées par rapport à l'an dernier, ainsi que, si j'ose dire, l'intendance (la vente de billets, les relations de presse, le déroulement du Festival, la précision des horaires).

J'aurais seulement aimé, comme l'an dernier, voir davantage de films traitant de l'Art en Europe, notamment sur la danse. Mais l'an prochain, peut-être!

Maria

(Tony Palmer) Royaume-Uni, 1987



Ce documentaire tente, une fois de plus, de faire le point sur la diva comme sur la femme. Quelques plans rares (Maria Callas en costume de bain), un commentaire faussement impartial, des potins de journaux, et surtout un montage fort inégal ajoutent peut-être quelques renseignements sur la fiche biographique de Callas, mais il n'est jamais question de son art, de ses conceptions, de l'approche de ses rôles, en un mot, de la cantatrice. On nous dit avec qui elle a étudié, qui elle a aimé, qui lui a fait du bien ou du mal, mais de celle qui a fait revivre l'opéra en le révolutionnant, il n'est pas question, d'où ma déception, car moi, j'aime l'opéra, pas les articles de journaux.

British Rock: The First Wave

(Patrick Montgomery et Pamela Page) États-Unis, 1985

Montgomery, fouineur de coeur et archiviste audio-visuel de profession, applique aux artistes rock des années 60 les mêmes critères d'exigence et de diversité qu'il utilise dans son histoire du cinéma, et je le tiens pour l'un des plus talentueux dans ce domaine si ingrat et si difficile. Le film fait le point, renseigne, et nous permet au passage d'entendre quelques enregistrements d'une valeur exceptionnelle. On aurait aimé cette approche pour Maria Callas.



Patrick Schupp